F E M M E S
sans blessure apparente

Œuvre ANNIE BUSIN

Texte ANNE BOISSIÈRE

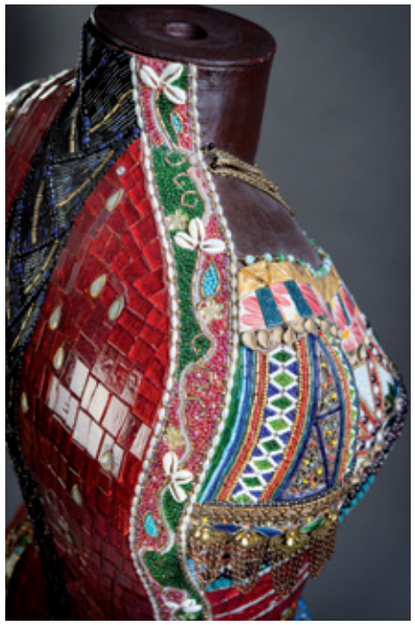
L'œuvre d'Annie Busin est venue à moi. Quelque chose d'insistant, depuis que je l'ai rencontrée, il y a une dizaine d'années. Non pas régulièrement mais suffisamment pour que j'entende ses coups et me décide à y répondre. Des images affleuraient. C'est surtout quand j'étais amenée à réfléchir à l'esthétique, à ce que pourrait être une esthétique vivante et concrète, incarnée, que ses bustes, découpés dans le corail de la mosaïque, surgissaient sous ma plume. Je les imaginais furtivement : que j'aimerais les palper, les contourner et lever les mots à partir d'eux.

Ces bustes me fascinent. Quelque chose d'insolent, d'implacable et de si fragile en même temps. Et cette couleur chatoyante, si dure aussi. Ils sont le modelé même. Un éclat de lumière monte de leurs veines arrêtées, figées dans la matière. Pourtant, ils vivent de leur puissance verticale. Ils n'ont plus peur de rien. Ils ont été triturés, abandonnés, piqués, vendus, traînés, marchandés puis récupérés. La main d'Annie les a apprivoisés, leur a donné une nouvelle chance, la seule qu'ils pouvaient espérer.
Annie : une couturière de mosaïques ?

Bustes à la matière palpitante que d'autres mains ont entourés, regardés, mesurés. Autrefois, c'est une autre époque. Ces bustes aux formes ajustées racontent l'histoire d'autres corps apprêtés. Leur matière est souple, leur taille multiple. Ils racontent des visions aujourd'hui dépassées : le corset notamment.
Ces bustes incarnent par leur seule forme ce qui a pu être une torture pour la femme bourgeoise embrigadée dans ses robes. Annie va s'ajuster à cette histoire, la révéler, lui répondre.
Pas un travail de buste qui ne prenne à demeure cette histoire. La mosaïque répond, sans concession. Il faudra encore davantage révéler, accentuer ce que l'histoire a permis au vu d'un autre jour, le présent.

SAISISSEMENT

L'œuvre d'Annie Busin n'est pas de celle qu'on regarde pour s'en détourner, en passant son chemin comme si rien n'était arrivé. Elle m'a prise, j'en suis sûre ; je ne sais où ni pourquoi. Peut-être ne le saurai-je jamais, tant le mystère de l'art est inexplicable ; l'œuvre tient à distance et se fait respecter. Les bustes d'Annie sont de la sorte : leur verticalité puissante et énigmatique me fascine et m'emporte, me laisse là, sur le bord de la route avec eux pour compagnons provisoires. Comme des statues, ou des sculptures, ou des êtres humains vivants et immobiles, prêts à tout et pourtant figés à jamais dans les couleurs des éclats de mosaïque.



QUELS MOTS ?

Annie entoure ses bustes de paroles. Elle aime raconter ce qui s'est passé dans ce travail verrouillé à l'intime de blessures féminines : l'avortement, le viol, l'excision… Toutes ces marques au fer rouge, il fallait les raconter, les exhumer, les partager, les transformer, les montrer pour les délivrer d'un sortilège autrement funeste. À chaque buste, sa blessure, plus ou moins en vue, le plus souvent cachée dans la discrétion des couleurs. Il faut savoir ce qu'Annie a à nous dire pour en repérer l'endroit et la signification.

Le corps féminin est partout présent. Et il l'est, également au-delà de ce qu'Annie peut en dire avec ses mots à elle. Les bustes respirent d'une histoire, d'un corps vécu qui ne se dit qu'à travers l'art, le travail de la matière et de la forme. C'est cela qu'on sent et qui touche, profondément. Le féminin à fleur de peau, dans la brillance subtile et dure des silhouettes qui se tiennent là, implacables. Je cherche les mots pour dire ce niveau subtil de l'apparaître, qui échappe à un thème, qu'il soit celui de la sublimation, du traumatisme ou même du féminisme. Annie est une militante, mais elle ne travaille pas en militante féministe quand elle s'acharne à ses bustes.

FOUINER, CHINER

Les bustes s'inscrivent dans un temps qui va bien au-delà de celui de leur confection proprement dite, et cela leur donne une profondeur inestimable. Ils participent d'une vie individuelle consacrée à chiner, fouiner, collecter des perles, des colliers, des ceintures, des coquillages, des assiettes surtout, bref tout un bric-à-brac trouvé dans les brocantes, les braderies de toutes sortes dont Annie est la grande adepte, et même une experte. Les bustes, parfois laissés à l'abandon, proviennent eux aussi de ce chantier à ciel ouvert.

Il est difficile de savoir qui occasionne quoi, car la trouvaille est rebelle et fière. Elle ne se laisse pas dicter sa loi. Il faut l'accepter. Ce n'est pas en voulant qu'on trouve, ni en cherchant de façon intentionnelle. Il faut avoir un œil averti et nonchalant, se laisser happer par une étincelle, par un clin d'œil de matière, et puis savoir négocier sans concession pour ne pas trop augmenter le coût. La matière s'accumule ainsi sans savoir quelle destination elle connaîtra. En même temps, la pratique de la confection aiguise, on peut l'imaginer, le désir des couleurs, de la nuance et de la porosité des matériaux. L'œil se fait plus exigeant sur le marché, plus ouvert, plus audacieux.

Une sédimentation particulière habite les matériaux, celle d'une appartenance inconnue à un style de vie d'hommes et de femmes anonymes. L'assiette est celle dans laquelle on a mangé quotidiennement, en des gestes invisibles qui l'ont marquée d'une légère usure. Les colliers ont été portés, dans le parfum ou la sueur de la peau. Ils restent là, témoins durables de ce qui est passé. Annie se plie à cette histoire, y entre à son tour, la respecte tout en la faisant sienne.